

XYZ. La revue de la nouvelle

Le répondeur

Hugues Corriveau



Numéro 109, printemps 2012

Foutaises : de l'importance de ce qui est vain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65915ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (2012). Le répondeur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (109), 7–10.

Le répondeur

Hugues Corriveau

LE BÉTON vient de vibrer de nouveau. Cette seule présence tellurique le ferait pleurer tellement le silence plombe. Un léger bruit de la terre, et les lieux sont habités par les roches entassées sous l'immeuble. Tous les jours, de légers tremblements agitent les fondations, la presque île remuée en secret. Ici, le poids de l'heure n'émet aucun son. L'étalement de la solitude égare l'esprit.

Elle a quitté pour la France tantôt. Pour deux mois. Pour se mettre à l'abri de la routine. Pour retrouver un peu de Seine dans ses poumons. Pour remplir sa vie des bruits d'une autre capitale. Le cadran commence à compter les minutes, à ponctuer le temps d'un silence livide. L'heure enduit les veines d'une vague substance lourde, vaseuse.

Depuis les premières secondes, le temps s'est fixé. Lui, il n'a pas bougé, dirait-on. À peine. Des mouvements de survivant. Manger, uriner, dormir, attendre. Elle n'est plus là. Les amis savent qu'elle n'est plus là. Et pourtant, l'absence terrifie. Rien. Pas même de courrier. Il a vu le facteur par la fenêtre vers 11 h 20, et cela lui a fait mal. Il est passé sans jeter un coup d'œil vers la porte. Mais il est passé. Fidèle. « À demain », aurait-il eu le goût de lui crier. « Entrez, arrêtez-vous, prenez le temps de me saluer. » Et puis, rien. Personne d'autre sur l'esplanade. Rien que des bruits de marteaux piqueurs qui font entendre la vie des ouvriers, le tintamarre de l'entretien. « Demain, je serai là. Je vous attendrai. » Le facteur s'arrête chez le voisin, sonne, parle, rit, repart. Rien ici que le plancher immaculé. Pas de lettres tombées par la fente ménagée dans le mur, pas de prospectus, pas de signes vivants des vivants.

Elle est partie. L'avion a décollé depuis quelques jours déjà.

Et sur la table du salon, le répondeur inerte. Inutile objet qui souligne le grand mutisme de tous. Le grand égarement des sens. La défection insoutenable. Pas un petit bruit ne vient de la machine. Pas un souffle de voix depuis quatre jours. La 7

place se rétrécit, dirait-il. L'air ambiant formant une gangue étroite autour de ses os. Dans la tête, le cœur cogne.

Dans ses pensées, les larmes ont des noms.

Il vient de téléphoner. La boîte vocale du cinéma lui a parlé. À lui, tout seul au bout de la ligne. La voix de femme a lentement énuméré le titre des films à l'affiche et l'horaire de chacun. Neuf films au programme, c'est juste assez long pour remplir les poumons d'air, pour tenir en haleine, pour que le jour reparte. Il a reposé le combiné, lentement, pour entendre le petit bruit qui le renvoie de nouveau à son exclusion. Il a un peu pleuré. Pas beaucoup. Chargé de bonheur. De paroles. De nouvelles productions du Québec, de la France et de Corée. Il n'ira pas. Il n'a pas le courage de traverser jusqu'à la ville pour s'engouffrer dans une salle. Lui suffisent largement ces mots susurrés avec délicatesse pour appâter le spectateur. Il a été accaparé pendant un certain temps, au moins. Il a épuisé la liste de ses cinémas préférés. Trois cinémas. Ce n'est pas beaucoup pour occuper une vie. Il a écouté attentivement chaque description. A noté deux titres alléchants. S'est juré de s'habiller le lendemain, de se rendre rue Saint-Denis.

Aujourd'hui, le facteur lui a laissé la brochure de Super Écran. Il a passé une heure à pointer les films qu'il a l'intention d'enregistrer. Puis il a relevé la tête. Dans la pièce, le soleil s'effondre sur le bois miel doré, éclabousse, fait un léger bruit de lumière vive. Puis, autour, rien.

Elle est en France depuis maintenant pas mal de temps.

Pas de carte postale d'elle. Pas de lettre. Pas de coup de fil. Les amis occupés à se rencontrer à Montréal. Et là, sur la table, à côté du téléphone, le répondeur noir, hémicycle branché sur le silence, objet futile et tonitruant.

Chez sa plus grande amie, ce message inhumain et radical : « C'est la machine qui parle. Enregistrez un message. » Sans bonjour, sans promesse de réponse. Chaque fois, il tremble, le froid pénétrant ses os. Mais il est content de lui. Il a osé. Il a téléphoné à quelqu'un. « Pas là, pas pris. » Mais il l'a fait. Il récidive. Au loin, dans une autre ville. Même chose. Il

8 se réjouit presque. Se dit qu'il pourrait vérifier combien de

ses proches sont occupés à s'aimer. Et quand, là, on lui répond, il replace le combiné, électrocuté. Sinistre présage d'un ennui semblable au sien. « Mais que faisait-il chez lui à cette heure-là ? » se demande-t-il, terrifié. Pas seul, sûrement. Allons, il faut se reprendre, se ragaillardir. Oublier. Il trouve son carnet d'adresses, le fait passer de sa main gauche à sa main droite. Jongleur. Toutes ses amitiés se balancent ainsi.

Six jours, maintenant.

Pas une seule invitation. Personne ne s'est encore préoccupé de savoir ce à quoi il pouvait bien occuper ses journées. Plus pénible aujourd'hui. Il a manqué le facteur. Hier, il a épuisé la liste des cinémas. Il n'a pas osé rappeler chez personne. Ils ont tous des afficheurs. Ils ont tous vu qu'il n'avait pas laissé de message la dernière fois, tous savent qu'il a appelé. Mais personne ne l'a relancé. Personne n'a le temps de consacrer quelques minutes à un angoissé chronique. La minute s'alourdit. Dans le ciel passe un avion.

Elle est partie depuis quelques nuits blanches déjà.

Cela fait des jours qu'il se refuse à prendre son cellulaire. Mais l'urgence s'impose. Il l'ouvre et se rend compte que la pile est à plat. Il va brancher l'appareil sur le chargeur. Est content. Approche un fauteuil de la table. Regarde intensément le témoin rouge. Quand il sera vert, ce sera l'heure. Le rouge envahit l'espace. Le soleil se couche. Le temps s'écrase. Il va prendre un calmant. Croit que le médicament allégera sa peine. Foutaise que tout cela, bien vaine tentative. Vert. Le témoin est vert.

Il compose son propre numéro, et les sonneries des quatre appareils conventionnels de l'appartement retentissent en même temps dans une euphorie tonitruante. Il va répondre. Mais personne au bout du fil. Seule sa propre voix, si lointaine, dans le cellulaire dit : « Oui, bonsoir. » Mais on ne répond pas. Il ne se répond pas.

Il n'est pas là. Personne n'est là. Les sonneries se sont tues. Il dépose le combiné sur son socle. Plus rien. Il ferme aussi le cellulaire. Un déclic se fait entendre.

Et les téléphones sonnent de nouveau. Il est terrifié. Pétrifié. Ne sait que faire. Il tient le cellulaire dans ses mains, 9

mais, cette fois, il ne s'est pas appelé lui-même. Quelqu'un cherche à le joindre. Ou pire. À l'alerter. Un malheur. Une horrible nouvelle. Ne surtout pas répondre. Ne pas déclencher la catastrophe. Ne plus tenir que ses distances. Il étouffe. Se met à trembler. On insiste. Pourquoi ne raccroche-t-on pas, là-bas, au bout du fil, au bout du monde, au centre-ville ? Il ne répondra pas. Inutile d'insister. Il se colle au mur. Jusqu'au silence qui lui ouvre la nuit. Qui le rend à lui-même. Et ça cesse enfin.

Le grand calme de la place. L'implacable grisaille du béton a repris ses droits. Plus rien que lui-même avec cet invincible abandon.

On n'a pas retéléphoné. Il n'a pas pu dormir une seule heure depuis la veille. Tendus, les nerfs à vif. On n'a pas retéléphoné. On ne tenait pas tant que cela à lui parler. On n'a pas insisté. Délivré par son absence même. Il a cru pourtant qu'on allait recomposer, qu'on aurait tenté de le joindre de nouveau. Et puis non. On n'a pas téléphoné. Dix-sept heures depuis ces sonneries intempestives. L'insomnie le fait trembler. Il n'a pas mangé non plus.

Ça sonne, ça sonne très fort, broyant le rêve qui se transforme en bouillie dans son cerveau. La force du son claquant le soulève, un peu de bave à la lèvre, l'air ahuri. Le mal dans le crâne. La force de frappe des sons répétés. Il tend la main. Prend le combiné. Dit : « Oui. » Rien. Pas de paroles... pas de traînées de voix... pas de rires, de bonjour, de coucou, de détresse. Et ça sonne toujours. La tête lui fend. Le cadran. Le combiné. Le cadran. L'heure létale du réveil. Il repose le combiné. Éteint la sonnerie. Ouvre les yeux. Il tend l'oreille. Pourquoi le cadran ? Pourquoi a-t-il réglé l'heure de son réveil ? Pour être prêt à tout. Il se dit : « Je ne manquerai rien du hasard du jour. » À l'affût. Il ouvre les yeux, tend l'oreille. Il entend bien. C'est bien cela. Au premier, des chants de fête, des ritournelles d'anniversaire. « Foutaise. Tu te bernas encore. » Ce sera un jour faste. Aux aguets, il sera. Une liste complète de ses amis, connaissances, relations l'attend sur la table, à côté de son café. Il a hâte de voir combien d'entre eux l'auront oublié aujourd'hui.